



HAL
open science

Interpréter San Francisco : la permanence d'une centralité dans un cadre métropolitain

Cynthia Ghorra-Gobin

► **To cite this version:**

Cynthia Ghorra-Gobin. Interpréter San Francisco : la permanence d'une centralité dans un cadre métropolitain. Sophie Vallas, Richard Phelan, Sylvie Mathé et Hélène Christol. San Francisco à l'ouest d'Eden, presses universitaires Provence, pp.13-24, 2012, sociétés contemporaines. halshs-00685288

HAL Id: halshs-00685288

<https://shs.hal.science/halshs-00685288v1>

Submitted on 4 Apr 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Interpréter San Francisco : la permanence d'une centralité dans un cadre métropolitain

Évoquer une ville et se limiter à son espace (municipal) s'avère un exercice difficile depuis que l'urbanisation a englobé d'autres espaces (municipaux) autour de la ville. La ville se différencie ainsi de l'agglomération. À présent, les géographes et les économistes utilisent le terme de « métropolisation » pour rendre compte de l'étalement urbain ainsi que de la restructuration spatiale du marché du travail (à l'échelle infra nationale) étroitement liée à la globalisation de l'économie (Ghorra-Gobin, 2005 10). En d'autres termes la fonction des banlieues et du péri-urbain n'est plus limitée au résidentiel comme durant la phase industrielle du capitalisme. Désormais ils incluent des emplois. Certains s'interrogent alors sur la structure de cette nouvelle entité métropolitaine. S'organise-t-elle sur le mode polycentrique ou continue-t-elle d'évoluer sur le mode monocentrique ? Que devient alors la centralité urbaine ? Ainsi, évoquer San Francisco renvoie aussi bien à la ville qu'à son cadre métropolitain dont la dynamique économique s'inscrit désormais selon un schéma polycentrique, à l'image des autres régions des Etats-Unis (Castells 50, Hall 12, Saxenian 38). En effet nul n'ignore que la Silicon Valley, un modèle d'organisation économique et spatiale lié à l'innovation technologique (dans les secteurs de la communication et de l'information) se situe dans le comté de Santa Clara (adjacent à celui de San Francisco), que deux des plus prestigieuses universités américaines, Stanford et le campus de UC Berkeley, se situent respectivement dans les comtés de Santa Clara et d'Alameda, que la vallée Napa concentre plus de 250 établissements viticoles de qualité et que le comté Marin se distingue par un environnement de qualité en raison de la protection du système écologique et d'un frein volontaire à l'égard de l'urbanisation sauvage.

Toutefois San Francisco (en tant que ville et en tant que comté) présente une spécificité qui la distingue des autres métropoles américaines (en dehors probablement de New York) et qu'il convient de souligner ici. En effet, elle continue d'incarner la centralité urbaine et de rayonner sur l'ensemble du territoire métropolitain alors que son poids démographique est inférieur à celui de San José, la ville-phare de la Silicon Valley. Comment expliquer la pérennité du pouvoir d'attraction de la ville de San Francisco ? Résulte-t-elle de la présence de hauts lieux culturels (musées, salles de concert et opéra), de sa renommée dans l'histoire de l'environnementalisme américain, du pouvoir d'influence de ses élus dans l'espace politique fédéral ? Après avoir défini et précisé les limites du « territoire métropolitain » de San Francisco ou encore de la San Francisco Bay Area (SFBA) selon les critères retenus par le recensement américain, l'analyse met en évidence la diversité ethnique, raciale, sociale et culturelle des habitants de la ville et insiste notamment sur les capacités des communautés à s'organiser politiquement pour revendiquer leur inscription spatiale dans la ville. Elle privilégie l'hypothèse de la densité urbaine et la qualité des espaces publics (notamment la rue) comme l'une des variables incontournables de la centralité à l'heure du territoire métropolitain. L'espace est ici compris comme un élément relevant aussi bien de la morphologie urbaine que de la nature des relations sociales et politiques qui composent la ville.

Définir le cadre métropolitain de San Francisco

L'usage du terme « métropole » dans les sciences sociales revient certainement à Georg Simmel qui, dans son traité de 1902 sur la philosophie de la modernité, fit l'éloge de l'avènement de la grande ville. Son analyse s'appuyait sur l'exemple de Berlin dont la population avait pratiquement doublé en l'espace de vingt-cinq ans en passant de 826 000 à 1,6 millions d'habitants (entre 1870 et 1894). Simmel avait conscience des mutations de la ville enregistrant une forte croissance démographique et économique et il revendiquait la reconnaissance de la notion de densité sociale à l'heure de l'industrialisation et de l'avènement de la modernité (Ghorra-Gobin, 1989 33). Ce sens positif insufflé à la métropole a été critiqué par certains comme l'urbanologue américain Lewis Mumford qui, dans les années 1960, l'interprétait plutôt comme une progressive dilution de la ville dans l'entité urbaine. Une décennie plus tard, le philosophe français Henri Lefebvre, prenant la mesure de la nouvelle échelle urbaine, utilise l'expression « question urbaine » pour souligner la dimension politique de ce phénomène perçu comme le site privilégié des mouvements sociaux, tout en évitant de se situer dans un simple débat opposant protagonistes et antagonistes.

Au cours des deux dernières décennies, les sciences sociales utilisent le terme de « métropolisation » pour rendre compte des dynamiques urbaine et économique. Métropolisation (*metropolitanization*) n'est pas uniquement synonyme d'étalement urbain et fait référence aux nouvelles localisations d'emplois en milieu suburbain et péri-urbain en relation avec l'avènement de l'économie globale (une nouvelle phase du capitalisme). À l'époque industrielle, les emplois (notamment dans les villes américaines) étaient plutôt concentrés dans la ville alors que les banlieues étaient principalement résidentielles. À présent les emplois se retrouvent aussi bien dans les villes que dans les banlieues et le péri-urbain, comme l'indique clairement l'invention des termes *edge cities* (Garreau, 3) et *edgeless cities* (Lang, 2). D'où l'usage des expressions « territoire métropolitain », « ville-région » ou encore « région métropolitaine » pour évoquer cette nouvelle échelle territoriale qui correspond au contexte de San Francisco également désigné San Francisco Bay Area (SFBA). Le sigle SFBA fut utilisé dès 1964 par le géographe de l'Université de Californie, Berkeley, James E. Vance, pour évoquer l'émergence d'une nouvelle dynamique urbaine en dehors de la ville de San Francisco (cf. carte 1 : attractivité des centres commerciaux). Il se diffusa progressivement et fut même utilisé par le romancier polonais exilé à UC Berkeley, Czeslaw Milosz. Dans *Visions de la baie de San Francisco*, le prix Nobel de littérature (1980), relatant les fondements de la conquête spatiale de la côte pacifique des Etats-Unis par les descendants d'Européens au détriment des peuples indigènes, ne fit aucune distinction entre ville et région. Dans son récent ouvrage sur l'histoire environnementale américaine (2007), le géographe de UC Berkeley, Richard Walker, se présente comme un natif de la SFBA et non comme un natif d'une localité ou municipalité en particulier. Par ailleurs il met bien en évidence la mobilisation d'individus, de communautés et d'institutions relevant de différentes parties de la région urbaine pour évoquer la mobilisation en faveur de la défense de la nature qui, par la suite, a sensiblement affecté la vie politique américaine¹.

¹ La SFBA s'est fait connaître pour son engagement en faveur de la préservation de la nature avec l'instauration du Yosemite Park en 1864 puis de la création du Sierra Club en 1892 (première association de défense de la nature comptant aujourd'hui plus d'un million d'adhérents) sous la direction de John Muir.

La SFBA inclut neuf comtés et quatre-vingt quatorze villes. Ce territoire est peuplé de 6,7 millions d’habitants et organisé autour de trois villes majeures (San Jose, San Francisco et Oakland) ou encore de six aires métropolitaines (*metropolitan statistical areas*²). Il se retrouve dans la catégorie CSA (*consolidated statistical area*) du Bureau du recensement (agence fédérale localisée à Washington DC). Parmi les six aires métropolitaines de la région urbaine, celle de San Francisco-Oakland-Fremont, qui inclut 4,2 millions habitants, est considérée comme la plus riche des deux cent quatre-vingts *metropolitan areas* que comptent les Etats-Unis (2005). Ce premier rang s’explique en raison du revenu médian de ses ménages (soixante-treize mille quatre cent soixante dollars par an) et du nombre de millionnaires, 123 621 personnes³.

La ville de San Francisco se repère aisément dans ce contexte métropolitain en raison des gratte-ciel qui dessinent sa *skyline* (Hartman, 27), une image devenue désormais rivale de celle du pont qui la sépare du comté de Marin (nord), l’illustre Golden Gate, dont la construction remonte à 1937. Elle fait preuve de notoriété dans la vie politique fédérale en raison de l’influence considérable exercée par ses élus. L’une de ses représentantes à la Chambre des Représentants (Nancy Pelosi) a été élue *Speaker of the House* en 2007 pendant que l’autre, Jane Harriman, était élue *Chair of the Intelligence Subcommittee*. Deux femmes californiennes siègent au Sénat : Dianne Feinstein (*Chair of the Intelligence Committee*) et Barbara Boxer (*Chair of the Environment and Public Works Committee*). La première, présente lors de la cérémonie pour l’investiture du président Obama en janvier 2009, est connue du public américain parce qu’elle fut la première femme élue au niveau du *County Board of Supervisors* de San Francisco en 1969 et la première femme élue maire de la ville de San Francisco en 1978. Le président Obama a désigné plusieurs professeurs de l’Université de Berkeley comme ministres : le physicien Steven Chu, prix Nobel (1997), défenseur de la thèse en faveur du changement climatique et directeur du Lawrence Berkeley National Laboratory, est ainsi devenu ministre de l’énergie de l’administration fédérale.

La ville de San Francisco s’inscrit dans un territoire métropolitain qui intègre le prestigieux *cluster* érigé en modèle de l’innovation technologique, la Silicon Valley. Cette reconnaissance mondiale du comté de Santa Clara aurait pu éclipser le rayonnement de la ville de San Francisco ou encore lui porter ombrage, mais il n’en est rien. San Francisco continue d’incarner le principe de la centralité dans ce cadre métropolitain. Comment expliquer la pérennité de ce pouvoir d’attraction dans un contexte en pleine mutation qui n’a plus rien à voir avec celui de la fin du XIX^e siècle ou encore du début du XX^e siècle?

Poids démographique des 9 comtés de San Francisco :

Comtés	Nombre d’habitants
Alameda	1 454 000
Contra Costa	1 250 000
Marin	236 000
Napa	131 000
San Francisco	757 600
San Mateo	700

² Les deux plus importantes MSA de la CSA de San Francisco sont : San Francisco-Oakland-Fremont (4,2 millions d’habitants), San Jose-Sunnyvale-Santa Clara (1,2 millions d’habitants). Les quatre autres MSA sont : Napa, Santa Cruz, Santa Rosa et Vallejo.

³ Les chiffres de population indiqués sont ceux du Bureau du recensement en 2000.

Santa Clara	1 722 000
Solano	400 000
Sonoma	463 000

(Source : Census Bureau 2000)

Cf. carte 2 présentant les différents comtés

Poids démographique des trois villes majeures :

Villes	Nombre d'habitants
San Jose (comté de Santa Clara)	1 000 000 (dixième rang national)
San Francisco (comté de San Francisco)	740 000 (quatorzième rang national)
Oakland (comté d'Alameda)	397 000 (quarante-quatrième rang national)

Le pouvoir d'attraction de la ville de San Francisco

La ville de San Francisco, dont la fondation est indissociable de la recherche de l'or dès les années 1840 (avant son annexion par la fédération américaine), a le privilège de s'inscrire dans un site naturel de grande qualité et de concentrer de hauts lieux culturels (musées, opéra, salles de concert). Elle se distingue des autres villes du territoire métropolitain par la régularité de son paysage urbain incluant des gratte-ciel au niveau du *downtown* et surtout par la qualité architecturale de son cadre bâti (bâtiments de bureaux et résidentiels). À l'image des métropoles américaines de ce début de *xx^e* siècle, le gratte-ciel continue de symboliser le CBD (*central business district*) alors qu'il est pratiquement absent des espaces suburbains qui, pourtant, concentrent des emplois tertiaires exigeant un certain niveau de qualification (Ghorra-Gobin, 2003 132). À San Francisco, les élites économiques et politiques s'accordent dès la fin du *xix^e* siècle pour faire de San Francisco la « ville américaine » du Pacifique à l'image du rayonnement de New York sur la côte Atlantique et ils réussirent à attirer des architectes de grande qualité s'inspirant notamment du *City Beautiful Movement* (Starr, 123⁴). San Francisco a ainsi accueilli Arthur Page Brown, un éminent architecte de New York ayant séjourné en Europe et revendiquant son admiration pour les travaux de l'École des Beaux Arts de Paris. Ce dernier a réalisé les premiers gratte-ciel de la ville dès les années 1880. Nombre d'entre eux furent détruits lors du séisme et de l'incendie de 1906 : seul le bâtiment intitulé *Ferry Building* remontant à 1892 et devenu patrimoine historique en 1977 donne une idée de l'allure de ces premiers hauts bâtiments de bureaux (dont la hauteur était bien entendu inférieure aux tours de la seconde moitié du *xx^e* siècle). Brown fut également chargé de la réalisation du bâtiment de la Californie à la *World's Columbian Exhibition* de Chicago en 1893. Quant au plan d'aménagement de San Francisco, il a été réalisé en 1905 par le plus célèbre architecte de l'époque, Daniel Burnham (résident à Chicago), à la demande du maire. Ce plan a en partie servi de guide lors de la reconstruction de la ville, après la catastrophe de 1906.

La qualité architecturale des anciens hauts bâtiments de la fin du *xix^e* siècle et du début du *xx^e* siècle ainsi que les récentes tours confèrent une *skyline* bien particulière à la ville, un privilège que ne possède pas la Silicon Valley, caractérisée par la construction de bâtiments

⁴ Le *City Beautiful Movement* est un courant architectural et urbanistique prônant la qualité esthétique des bâtiments de la ville qui a été pendant longtemps animé par l'architecte de Chicago, Daniel Burnham, au début du *xx^e* siècle.

de quelques étages généralement localisés aux intersections d'autoroutes et plutôt insérés dans un cadre verdoyant. Toutefois la présence de bâtiments historiques ainsi que de gratte-ciel aux allures élancées ne sont pas des indicateurs suffisants pour expliquer l'attractivité de San Francisco. San Francisco détient certes un patrimoine historique bien plus important qu'une ville comme Los Angeles et tout visiteur peut prendre la mesure de la richesse et variété de son animation urbaine qui la distingue des autres villes américaines. San Francisco est composée d'enclaves ethniques et culturelles et elle n'hésite pas à mettre en scène la diversité ethnique, sociale, culturelle et raciale de sa population dans les espaces publics.

San Francisco, à l'image de la région urbaine dans laquelle elle s'insère, se qualifie de ville de type *minority-majority*. Sa population n'est en effet composée d'aucune minorité vraiment majoritaire. À l'échelle de la région, la population blanche atteint 50,1% mais elle ne représente que 43,6% de la population de la ville alors que les différentes minorités ethniques et raciales sont bien représentées, sauf peut-être les Africains-Américains dont le pourcentage (à l'échelle de la ville comme de la région) est inférieur à la moyenne nationale (12%). Au cours du xx^e siècle, la majorité de la population noire a en fait été contrainte de s'établir dans la ville d'Oakland (comté d'Alameda) qui s'est illustrée sur la scène nationale par son positionnement radical en ce qui concerne la mobilisation sociale et politique en faveur des droits civiques dans les années 1960 (Hartman, 28). À San Francisco, les Asiatiques représentent, après les Blancs, la plus grande minorité de la ville (plus de 30%) alors que ce pourcentage est inférieur à 20% pour la région⁵. En ce qui concerne les autres catégories, les pourcentages sont assez semblables, en dehors toutefois du pourcentage d'habitants nés à l'étranger. Ce chiffre s'élève à 36,8% à San Francisco contre 27% pour le reste de la région. Toutefois il est de l'ordre de 34% pour le comté de Santa Clara, un pourcentage assez proche de celui de San Francisco. Les travaux de l'historien Kevin Starr rappellent combien, dès sa création, San Francisco a toujours été habitée par un fort pourcentage de personnes nées à l'étranger, contrairement à sa rivale du sud, Los Angeles, dont l'histoire du peuplement jusque dans les années 1940 se caractérise par l'arrivée d'Américains en provenance des villes de la côte est et du *midwest*⁶.

San Francisco (776 733 habitants) et la SFBA (6 700 000 habitants) : diversité raciale et ethnique en %

Communautés	Diversité raciale (%)	Diversité ethnique (%)
Blancs	43,6	50,1
Asiatiques	30,8	19
Hispaniques	14,1	19,4
Afro-Américains	7,8	7,5
Métis	4,3	4,9
Indiens-Américains	1	1
Autres	6,5	9,2

⁵ Comme l'indique l'historien Ronald Takaki, San Francisco a représenté le port d'entrée de flux migratoires en provenance du Pacifique.

⁶ Los Angeles est principalement composée de Blancs jusqu'au milieu du xx^e siècle, avant de devenir progressivement une *minority-majority city*.

Les chiffres indiquant la diversité raciale et ethnique de la ville de San Francisco ne peuvent à eux seuls expliquer le pouvoir d'attraction de la ville dans la mesure où cette diversité se retrouve également au niveau de l'ensemble de la région métropolitaine. San Francisco se caractérise cependant par la mobilisation de ses communautés dans la vie politique locale, notamment lorsqu'il s'agit de se protéger d'un cycle de rénovation urbaine vouant leurs quartiers à la destruction. Les différentes communautés habitant San Francisco se donnent en effet les moyens de se mobiliser pour défendre et maintenir leur présence dans la ville, comme la communauté hispanique du quartier Mission ou les communautés qualifiées de « non-conformistes » s'organisant pour préserver Haight-Ashbury ou encore Castro. Le terme « non-conformiste », fréquemment utilisé par les Américains, renvoie à cette notion de « contre-culture » pour qualifier un groupe social prêt à défendre son mode de vie et ses préférences culturelles sans pour autant chercher à se situer dans un rapport antagoniste avec le reste de la population. Bien qu'évitant de rompre tout lien avec les autres groupes ethniques ou culturels en présence, les habitants de San Francisco ont tendance à manifester ouvertement les choix qu'ils font en termes de modes de vie et ainsi exprimer leurs spécificités culturelles. San Francisco, plus que n'importe quelle autre ville américaine, fut perçue, dans les années 1950-60 comme le site privilégié de modes de vie culturels (*beatnik*, *beat* et *hippie*) se présentant comme de sérieuses alternatives à l'*American Way of Life*. Aussi elle a attiré de nombreux homosexuels de Manhattan (New York) à la suite de révoltes mettant en cause la présence de populations homosexuelles dans cette ville, comme en témoignent les *Stonewall Riots* de 1969.

Si le rêve américain s'incarne dans le principe d'une vie quotidienne organisée autour de la maison individuelle entourée d'un jardin à proximité de la nature, ces communautés, qu'elles soient ethniques ou encore prônant un mode de vie alternatif, accordent une attention particulière à la ville et à ses espaces publics traditionnels, comme la rue. Outre la traditionnelle *gay pride* ou *gay pride parade* qu'organisent de nombreuses villes américaines, le quartier Castro accueille tous les ans (premier dimanche du mois d'octobre) depuis 1974⁷ *The Annual Castro Street Fair*, une invention de Harvey Milk, avant qu'il ne soit élu au conseil municipal de San Francisco⁸. Cette manifestation qui relève de la parade et du festival inclut en fait un défilé de personnes déguisées ainsi que de nombreux concerts en plein air. Elle met en scène les artistes issus de la communauté homosexuelle, mais pas uniquement, et peut être interprétée comme une célébration de rue. La circulation automobile est interdite dans la rue Castro et les rues voisines entre 4 heures du matin et 22 heures le soir.

Les anthropologues et les sociologues qualifient ces communautés (qu'elles soient ethniques ou non-conformistes) de *subcultures* ou encore de *counter-cultures* dans la mesure où elles ne remettent pas vraiment en cause le modèle économique et la culture *mainstream*, mais s'organisent tout simplement de manière à se réserver un espace bien à elles. La multiplicité des modes de vie et des communautés qui s'y identifient participent ainsi de la dynamique

⁷ Le quartier Castro, peuplé entre les années 1930 et 1960 par des classes populaires principalement d'origine irlandaise, s'appelait Eureka Valley. Il a pris le nom de Castro en référence à la salle de cinéma Castro, construite dans le quartier en 1922. Sa population, qui s'élève à 30 000 personnes en 2000, inclut 81% de Blancs et 41% d'homosexuels (contre 43,6% et 15% pour la ville de San Francisco). Consulter Manuel Castells et Karen Murphy, « Cultural Identity and Urban Structure: The Spatial Organization of San Francisco's Gay Community », *Urban Affairs Review*, 22 (1982), 237-259.

⁸ Voir notamment l'ouvrage de Randy Shilts, *The Mayor of Castro Street: The Life and Times of Harvey Milk*, New York, Macmillan, 1988, qui a fait l'objet d'un film remarquable en 2008.

urbaine et de sa complexité. Le géographe Brian Godfrey, dont les travaux de terrain sont principalement centrés sur la ville de San Francisco, va jusqu'à qualifier ces communautés d'*urban pioneers* dans la mesure où, en défendant et préservant leur identité, elles s'engagent dans la vie politique afin de mener une action touchant à la morphologie urbaine et à la quête d'un paysage urbain de qualité. Les pionniers urbains ont réussi à préserver le cadre bâti et l'architecture de leurs quartiers respectifs tout en exprimant leurs voix et leurs différences dans l'espace politique. La stratégie des communautés ethniques n'est pas équivalente à celle des groupes anti-conformistes mais, dans les deux cas, l'espace public y est largement valorisé. Les Hispaniques du quartier Mission, par exemple, se donnent pour objectif de maintenir et préserver leurs cultures et leurs modes de vie tout en participant à la vie économique. En revanche les communautés anti-conformistes comme celles habitant le quartier Haight-Ashbury (capitale de la culture hippie) ou le quartier Castro choisissent de prendre une certaine distance avec la *mainstream America*. La démarche de ces deux catégories de communautés, qui repose sur une certaine solidarité intrinsèque, se traduit par une forte mobilisation dans l'espace politique pour protéger leur enclave de toute intervention de la part de la municipalité, soucieuse de les reconquérir au profit de promoteurs et des nouvelles classes sociales. À San Francisco, s'identifier à une *subculture* signifie également s'identifier à un espace urbain particulier tout en se donnant les moyens de le préserver de toute intervention urbanistique de type réaménagement. Aussi l'intensité de l'animation urbaine que connaît la ville de San Francisco s'explique certainement plus par l'implication de « pionniers urbains » dans la vie politique de la ville que par l'héritage d'un patrimoine historique ou la présence de tours et gratte-ciel.

Les fondements de la centralité urbaine de San Francisco: le rôle incontournable des *urban pioneers*

La ville de San Francisco continue d'incarner la centralité de la région urbaine qu'est la SFBA en dépit de la création de nombreux emplois (le plus souvent de haute valeur ajoutée) dans les comtés voisins comme dans celui de Santa Clara, perçu comme le « modèle » de l'innovation technologique à l'échelle mondiale. Elle possède certes de nombreux « hauts-lieux » culturels attirant habitants et touristes (américains et étrangers), comme les musées, les salles de concert et l'opéra, et détient un patrimoine historique reflétant l'ambition de ses élites économiques et politiques qui, dès la fin du XIX^e siècle, ont œuvré pour faire de San Francisco l'équivalent de New York sur la côte Pacifique. San Francisco se qualifie de *majority-minority city* mais sa diversité ethnique et raciale n'est pas si différente de celle de la population habitant l'ensemble de la région. L'analyse a privilégié l'hypothèse d'une mobilisation politique de communautés subculturelles (ethniques ou non-conformistes) soucieuses de défendre leurs intérêts et leur identité tout en préservant et maintenant leur cadre de vie pour expliquer la pérennité de la centralité de la ville. Cette relation dialectique entre une identité subculturelle assumée et son affirmation dans l'espace politique au travers notamment de revendications portant sur la préservation d'un ordre spatial, a permis à la ville de maintenir et renforcer une certaine complexité de sa morphologie urbaine initiale. Le géographe Brian Godfrey n'hésite d'ailleurs pas à conférer à ces communautés le statut d'*urban pioneers* afin de mettre en évidence l'impact de leur mobilisation politique sur le paysage urbain, ce qui évidemment leur permet de maintenir leurs modes de vie et de se différencier de l'*American Way of Life*. La mobilisation de ces

communautés a évité à la ville de subir des programmes de rénovation urbaine — menés conjointement par la municipalité et les promoteurs — qui ont pour effet de détruire d'anciens quartiers pour y construire des bâtiments modernes susceptibles d'accueillir de nouveaux groupes sociaux disposant de hauts revenus. San Francisco a ainsi réussi à préserver les espaces publics de sa trame urbaine, ce qui lui permet de se caractériser par une animation urbaine de qualité.

Evoquer San Francisco en tant que ville et en tant que région métropolitaine autorise à revenir un moment sur la notion de « centralité » à l'heure où toute région métropolitaine tend à s'organiser sur le mode polycentrique. La ville centre de toute région urbaine ne concentre plus la majorité de la population, pas plus qu'elle ne concentre la majorité des emplois (y compris les emplois exigeant de hautes qualifications). Ce qui *a priori* peut poser problème quand il s'agit d'identifier et de mesurer son « attractivité » sur le reste de la région. Pour ce qui concerne la SFBA, on est en mesure de dire que la ville centre (ici la ville de San Francisco) continue d'assurer son pouvoir d'attraction en raison de l'intensité urbaine véhiculée par ses quartiers et ses espaces publics. San Francisco a maintenu la qualité et la diversité de ses espaces publics et plus particulièrement de ses rues, mettant ainsi en scène au niveau quotidien (et non seulement dans le cadre d'événements culturels) la diversité culturelle, raciale et ethnique de sa population. Les militants de ses communautés culturelles et ethniques se sont donné les moyens de s'engager dans l'espace politique et d'affirmer leurs aspirations et priorités en dépit de la forte présence de logiques économiques visant à homogénéiser l'espace urbain au profit d'un renouvellement des classes sociales. Les habitants de la ville de San Francisco ont ainsi le privilège de bénéficier d'une *street life* que de nombreux touristes (américains et étrangers) leur envient. La pérennité de l'attractivité de San Francisco s'explique ainsi principalement (mais pas uniquement) par la qualité de l'animation urbaine que véhiculent ses rues et espaces publics, une spécificité qu'aucun autre espace urbain (y compris la plus importante ville de la région, San Jose) n'est finalement en mesure d'offrir.

Cynthia Ghorra-Gobin, CNRS.

Ouvrages cités :

- Castells Manuel et Peter Hall, *Technopoles of the World*, Londres, Routledge, 1994, 275 p.
- Garreau Joel, *Edge City: Life on The New Frontier*, New York, Anchor Books, 1991, 325 p.
- Ghorra-Gobin Cynthia, « New York, la singulière : Contextualiser la ville à partir de l'histoire urbaine américaine », in Capet Antoine, Philippe Romanski et Aissatou Sy-Wonyu, *Etats de New York*, Publications de l'Université de Rouen, 1989, p. 33-43.
- , « Comparer San Francisco et Los Angeles », *Hérodote* n°101, 1999, p. 76-96.
- , *Villes et sociétés urbaines aux Etats-Unis*, Paris, Colin, Collection U, 2003, 225 p.
- , (ed.), *La Question métropolitaine aux Etats-Unis*, *L'Information Géographique* vol. 69, décembre 2005.
- Godfrey Brian J., *Neighborhoods in Transition: The Making of San Francisco's Ethnic and Nonconformist Communities*, Berkeley, University of California Press, 1988, 210 p.
- Hall Peter et Anna Markusen (ed.), *Silicon Landscapes*, Londres, Routledge, 1985, 350 p.
- Hartman Chester, *City For Sale: The Transformation of San Francisco*, Berkeley, UC Press, 2002 (revised & updated), 350 p.

Lang Robert E., *Edgeless Cities: Exploring the Elusive Metropolis*, Washington DC, Brookings Institution Press, 2003, 220 p.

Milosz Czeslaw, *Visions de la baie de San Francisco*, Paris, Fayard, 1986 (1980 version anglaise), 300 p.

Saxenian Ann-Lee, *Regional Advantage: Culture and Competition in Silicon Valley and Route 128*, Cambridge, Harvard University Press, 1994, 325 p.

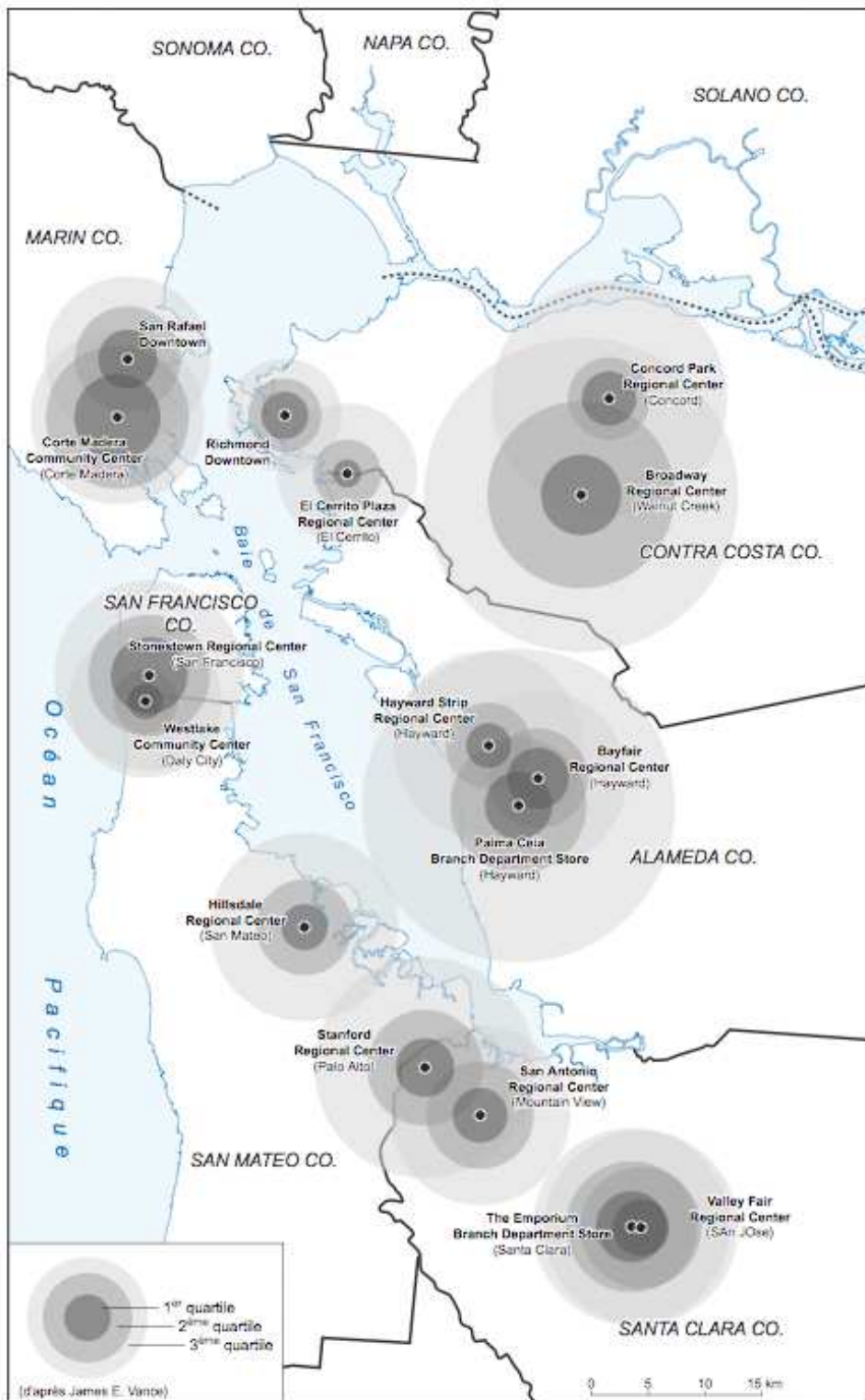
Starr Kevin, *Inventing the Dream: California through the Progressive Era*, Oxford, Oxford University Press, 1986, 350 p.

Takaki Ronald, *Strangers from a Different Shore: A History of Asian Americans*, Boston, Little & Brown Company, 1989, 320 p.

Vance Jr. James E., *Geography and Urban Evolution in the San Francisco Bay Area*, Institute of Governmental Studies, Berkeley, 1964, 60 p.

Walker Richard, *The Country in The City: The Greening of the San Francisco Bay Area*, Seattle, University of Washington Press, 2007, 390 p.

Zones d'influence des shopping-centers en 1959



Carte 1 : James E. Vance, *Geography and Evolution in the San Francisco Bay Area* (droits réservés).

La métropole de San Francisco
(San Francisco Bay Area)



Carte 2 : James E. Vance, *Geography and Evolution in the San Francisco Bay Area* (droits réservés).